

exemple sur le Danemark, l'Angleterre et d'autres pays; sur les endroits où l'on construit des navires en Russie; sur le bois que l'on emploie, sur le temps que l'on passe à cet ouvrage. On leur fit encore subir beaucoup d'autres interrogatoires très-minutieux. « Toutes les questions, observe M. Golovnin, nous étaient faites avec une modération et un ton de bonté très-remarquables; les Japonais s'efforçaient de leur donner l'apparence d'une conversation entre amis. »

Le 26 septembre on annonça aux Russes qu'ils eussent à se tenir prêts à partir le lendemain. La veille on leur avait donné à chacun un manteau de toile de coton vernissée, un chapeau de paille à coins arrondis, une paire de bottes et des souliers de paille tels que les Japonais en portent en voyage.

Le 27 ils se mirent en route pour Matsmaï, la capitale de l'île; ils marchaient dans le même ordre qu'en arrivant à Khakodade, cette fois il y avait dans le cortège des chevaux qui portaient les couvertures et les robes de chambre des Russes. Ceux-ci eurent aussi la faculté de les monter quand ils se sentaient fatigués. Le pays que l'on traversa était très-bien cultivé et couvert de villages très-peuplés.

Comme à Khakodade les Russes firent leur entrée à Matsmaï au milieu d'un concours immense

de spectateurs. Après avoir traversé plusieurs rues, ils furent conduits au château situé sur une montagne hors de la ville. Là les trois officiers furent enfermés dans une cage et les matelots avec Alexis dans une autre.

On les mena le 2 octobre chez le banio ou gouverneur, qui leur adressa les mêmes questions qu'on leur avait déjà faites à Khakodade. Le banio leur témoigna une bonté extrême et un intérêt touchant. Ces interrogatoires furent répétés à peu près tous les deux jours; ils roulaient constamment sur les mêmes choses auxquelles les Russes avaient déjà répondu. Aux questions relatives à Resanov et aux déprédations commises par Khvostov et Davydov, il s'en joignait toujours d'autres sur des sujets entièrement étrangers à cette affaire et très-indifférens. Elles étaient si minutieuses et si nombreuses, que plusieurs fois M. Golovnin perdit patience, et à son tour demanda au banio quel pouvait être le motif de le tourmenter ainsi lui et ses compagnons par une curiosité si frivole. Alors le banio lui répondait avec beaucoup de douceur qu'ils ne devaient pas s'en fâcher, qu'on ne les contraignait pas de répondre, et que l'on causait avec eux comme avec des amis. On ne peut se faire une idée de la multiplicité et de la nature de ces questions. Les Japonais témoignaient la plus grande surprise lorsque

les Russes disaient, avec vérité, qu'ils ignoraient ce qu'on leur demandait; dans ce cas on les invitait fort poliment à indiquer à peu près ce que l'on désirait connaître. Les Russes mettaient toujours la plus grande précision dans leurs réponses, l'expérience leur ayant appris que si dans ce qu'ils disaient ils parlaient d'une chose sur laquelle on pût les questionner, ce serait à n'en plus finir; mais ils avaient beau faire, ils ne pouvaient échapper à l'inconvénient qu'ils redoutaient. D'ailleurs leur interprète, Alexis, homme ignorant et grossier, ne comprenait pas toujours leurs discours: la naïveté des objections qu'il leur faisait, leur causait des accès de gaieté que les Japonais partageaient sans savoir pourquoi, et la salle d'audience retentissait d'éclats de rire.

Les Japonais avaient d'ailleurs le plus grand soin des Russes; aux approches de l'hiver on leur donna des vêtements chauds et des peaux d'ours; quand le froid augmenta, on prit tous les moyens possibles de les en préserver dans leurs cages; on alluma dans le hangar, qui les renfermait, de grands feux où ils pouvaient venir se chauffer. Le gouverneur qui ne pouvait, sans enfreindre les lois de son pays, les inviter à venir se régaler chez lui, leur envoyait du saki et des confitures.

La surveillance envers les prisonniers était toujours la même; « cependant, observe M. Golov-

nin, les Japonais nous assuraient qu'avec le temps notre position s'améliorerait, et que l'on finirait par nous renvoyer dans notre patrie. Chez nous, disaient-ils à cette occasion, rien ne se fait brusquement ni à la hâte, tout marche posément et lentement. »

A la demande du banio, les Russes dressèrent une requête dans laquelle ils le suppliaient de prendre en considération toutes les circonstances qui justifiaient leur conduite, et d'en faire son rapport à son gouvernement en y joignant leur prière d'être mis en liberté et renvoyés dans leur pays. On conçoit qu'avec un interprète comme Alexis, la traduction de cette pièce prit beaucoup de temps; lorsque Koumadjero l'eut traduite en japonais, elle fut soumise à l'approbation des officiers japonais; après qu'elle eut subi les modifications qu'ils indiquèrent, elle fut envoyée au banio.

Le 19 novembre, les Russes furent de nouveau menés devant lui. La joie que témoignaient leurs conducteurs les surprit, ils ne savaient à quoi l'attribuer; la salle d'audience était garnie de plus de monde qu'à l'ordinaire. Le banio leur demanda si l'exposé, contenu dans leur requête, était vrai, et s'ils ne s'étaient pas approchés des îles japonaises avec des intentions hostiles. Ils lui répétèrent plusieurs fois qu'ils n'avaient dit que la vé-

rité. Alors le banio prononça un discours assez long, il déclara, dit M. Golovnin, que, persuadé de la sincérité de ce que contenait notre requête, il nous regardait comme innocens, qu'en conséquence, il ordonnait de nous ôter nos liens, et s'efforceraient d'améliorer notre position, autant qu'il serait en son pouvoir : s'il ne dépendait que de moi, ajouta-t-il, de vous rendre la liberté et de vous renvoyer en Russie, je le ferais à l'instant; mais vous savez que je ne suis pas le chef de l'état; je dois attendre les ordres de l'empereur du Japon. Croyez que je ne négligerai rien pour prévenir le gouvernement en votre faveur. Ne vous désespérez pas, adressez vos prières à Dieu, et attendez tranquillement la décision de mon souverain. »

« Ce discours fini, on nous débarrassa de nos liens; tous les Japonais s'approchèrent de nous pour nous féliciter; Koumadjero, et l'officier qui étaient immédiatement au-dessous du banio, pleuraient d'attendrissement. Nous fîmes nos remerciemens au banio et à tous les officiers de leurs intentions amicales, et de la part qu'ils prenaient à notre malheur : le banio se retira; nous sortîmes, et tous ceux que la curiosité avait attirés au château nous témoignèrent leur joie de ce qui nous arrivait.

Les Russes, en rentrant dans leur prison, la

trouvèrent entièrement changée; il n'y avait plus de cage : ce n'était plus qu'une grande pièce couverte de nattes neuves et très-propres; ils pouvaient s'y promener à leur gré. Autour d'un foyer, étaient des compartimens avec des tasses pour le thé, des théières étaient près du feu; des poches avec du tabac et des pipes étaient disposées pour chacun; l'appartement était éclairé avec des chandelles, au lieu de l'être, comme auparavant, avec de l'huile de poisson. Quoique les Russes n'eussent pas eu à se plaindre de leur nourriture, elle fut, dès ce moment, beaucoup meilleure. Des officiers vinrent avec leurs enfans leur rendre visite, s'assirent auprès du feu, fumèrent, firent la conversation avec eux. « Nous n'étions plus des prisonniers, dit M. Golovnin, nous étions des hôtes. Ce changement inespéré nous fut d'autant plus agréable, qu'il réveilla en nous l'espoir de revoir bientôt notre patrie. »

Cette espérance ne se réalisa pas. Les Russes s'aperçurent que les Japonais se croyaient trompés, et craignirent un instant qu'on ne les traitât de nouveau avec rigueur.

Quelque temps après, Koumadjero amena aux Russes Mourakami-Teske, jeune homme de vingt-cinq ans, et les pria, de la part du banio, de lui donner des leçons de langue russe. Le gouvernement japonais ayant exigé que la traduction de la

requête des Russes fût faite par deux interprètes, M. Golovnin crut d'abord que cette démarche n'avait d'autre but que de les tromper; Koumadjéro leur ayant protesté que leurs soupçons étaient injustes et ne provenaient que de leur ignorance des lois du Japon, les officiers russes, après s'être consultés entre eux, convinrent d'instruire le jeune homme jusqu'au printemps, époque à laquelle ils verraient si les Japonais avaient réellement l'intention de les mettre en liberté.

L'élève des Russes était rempli d'intelligence; ses progrès furent rapides. Comme les leçons ne pouvaient se donner sans faire usage de papier et d'encre, M. Golovnin et ses compagnons eurent la liberté d'en avoir toujours avec eux et d'écrire. Ils profitèrent de l'occasion pour former des vocabulaires: cependant ils craignaient de mettre leurs observations par écrit, de crainte qu'un jour les Japonais ne vinssent les leur enlever. Teske répondait sans détour à tout ce qu'ils lui demandaient, et ils obtinrent ainsi des renseignements précieux sur le Japon. Ce n'était pas leur seule occupation; très-souvent on leur apportait diverses choses à traduire.

Vers le mois de février 1812, ils apprirent par Teske que le conseil de l'empereur du Japon ne partageait pas l'opinion du gouverneur de Matsmai sur leur compte. Craignant donc de n'être jamais

rendus à la liberté, ils résolurent de prendre la fuite, aussitôt qu'ils trouveraient une occasion favorable.

Au retour du printemps, ils eurent la permission de se promener dans la cour du château. Des soldats étaient constamment avec eux: ces hommes avaient pour eux de bons procédés, et les traitaient très-poliment. Le soir, deux de ces soldats s'asseyaient presque toujours avec les Russes auprès du feu, et restaient là. Vers minuit, ils s'endormaient, ou bien ils allaient dans leur corps-de-garde, fermaient la porte, et se livraient au sommeil.

Vers le milieu de mars, le banio permit aux Russes d'aller se promener dans la ville, et même d'en sortir; ils étaient, dans ces occasions, accompagnés d'une douzaine de soldats et de domestiques; ceux-ci portaient du saki et tout ce qui était nécessaire pour faire du thé. M. Golovnin et ses compagnons mirent ces promenades à profit pour observer les lieux, et choisir d'avance la route qu'ils prendraient quand ils pourraient s'enfuir.

Le 1^{er} avril, on les transporta dans une maison située entre la porte méridionale du fort et un rocher escarpé, au-dessous duquel est située la partie moyenne de la ville. Cette maison était entourée d'une cour spacieuse ceinte d'une haute

palissade en bois et de chevaux de frise. A la nuit tombante, les gardes chargées de surveiller les prisonniers, commençaient à faire des rondes de demi-heure en demi-heure. Une porte qui communiquait chez ceux-ci, permettait de voir ce qu'ils faisaient; on venait plusieurs fois la nuit regarder si tout était en ordre; en un mot, aucune précaution n'avait été négligée pour empêcher leur évasion. Cependant ils vinrent à bout de l'effectuer. Une circonstance dont Teske les instruisit, les y détermina.

Le banio avait reçu de Iedo une dépêche par laquelle, loin de faire droit à ses remontrances en faveur des Russes, et au lieu de lui donner la permission de s'entendre amicalement avec les vaisseaux de cette nation qui se montreraient le long des côtes du Japon, on lui ordonnait de faire feu sur tous ceux qui s'en approcheraient, de les brûler et d'en faire les équipages prisonniers.

Il ne restait plus aux prisonniers qu'à trouver le moyen d'exécuter leur entreprise. Le plus grand obstacle qu'ils eussent à surmonter, provenait de M. Mohr. Las de sa captivité, ce jeune officier avait en quelque sorte renoncé à la Russie et adopté les manières des Japonais. Veillant sans cesse les démarches de ses compagnons d'infortune, il manifesta ouvertement l'intention de découvrir leur projet aux Japonais. A force de

précautions et de stratagèmes, ils parvinrent à tromper sa vigilance. Le 25 avril à minuit, ils s'échappèrent par un trou qu'ils creusèrent sous la palissade. En y passant, M. Golovnin se foula le genou, ce qui dans le moment ne le fit pas souffrir; mais à la première montée sur laquelle ils gravirent, il éprouva une vive douleur.

Après avoir traversé avec des peines incroyables plusieurs montagnes très-escarpées, les fugitifs atteignirent enfin le bord de la mer. Ils avaient espéré y trouver une embarcation: ils n'en virent pas. Ils furent obligés de regagner les hauteurs; ils y restaient pendant le jour, se tenant cachés dans les bois, et à la nuit revenaient sur le rivage. Leur projet était de s'emparer d'un ou de deux bateaux pêcheurs, et de gagner une île éloignée de la côte d'une trentaine de milles; elle était inhabitée; ils auraient pu y construire une cabane, et attendre un moment favorable de surprendre quelque bâtiment chargé retenu par le calme, ou profiter de l'été pour aller à la côte du pays des Mandchoux qui n'est éloignée de Ieso que de cent lieues. Ils passèrent dans l'obscurité devant plusieurs villages situés sur le bord de la mer, et s'en approchèrent tellement que les chiens aboyèrent après eux; cependant on ne les découvrit pas. Ils traversèrent même des villages; ils virent des bateaux, mais toujours un inconvé-

nient imprévu les empêchait de profiter de la rencontre.

Tandis qu'ils s'occupaient de leurs nouveaux projets de fuite, le destin en ordonna autrement. Une femme qui les aperçut donna l'alarme ; ses signes eurent bientôt réuni un grand nombre d'hommes à pied et à cheval, armés de sabres, de poignards et de mousquets, qui arrêterent les Russes, leur lièrent faiblement les mains derrière le dos, sans les maltraiter ni les injurier. Ayant même remarqué que M. Golovnin boitait, deux hommes le prirent sous le bras, pour l'aider à passer dans les endroits difficiles. Arrivés à un village sur le bord de la mer, on leur donna du riz, du saki, des harengs salés, des raves et du thé ; une heure après on leur fit reprendre la route de Matsmaï.

Ils entrèrent dans cette ville le 3 mai, au milieu d'une affluence immense de spectateurs. On les conduisit aussitôt au château, et on leur servit du riz, des raves marinées et du thé. Ensuite ils furent introduits dans la salle du tribunal où M. Mohr et Alexis entrèrent bientôt et furent suivis par tous les fonctionnaires publics ; enfin le banio parut. La physionomie de ce magistrat était calme et sereine, et n'exprimait aucun mécontentement. « Il me demanda, avec son affabilité ordinaire, dit M. Golovnin, quel motif nous

avait déterminés à nous enfair ? Je priai les interprètes de lui déclarer en mon nom, avant de répondre à sa question, que seul j'étais cause de tout, et que j'avais contraint les autres, contre leur volonté, à prendre la fuite, et qu'ils avaient obéi à mes ordres. parce que s'ils ne l'eussent pas fait, ils répondraient de leur conduite, si jamais nous revenions en Russie : je finis par dire aux Japonais qu'ils pouvaient me tuer, mais qu'ils ne devaient pas toucher un seul cheveu de mes compagnons. »

Le banio répéta sa question avec beaucoup de bonté, après avoir adressé quelques observations à M. Golovnin. « Nous nous sommes enfuis, dit celui-ci, parce que nous n'avions pas le moindre espoir d'être remis en liberté, et qu'au contraire tout annonce que les Japonais veulent nous garder éternellement. » Le banio voulut savoir ce qui leur avait fait concevoir cette crainte ; M. Golovnin lui rappela les ordres qui étaient arrivés de la capitale : le banio questionna Teske sur ce point. Il passa ensuite à M. Khlebnicov et aux autres Russes qui firent une réponse conforme à celle de M. Golovnin. L'interrogatoire sur leur fuite continua et fut très-long. Le pauvre Mohr qui commençait à perdre la tête y intervint d'une manière peu honorable pour lui. Les Japonais ne firent pas attention à ses observations, et le banio

termina la séance par un discours qui marquait son extrême bonté. Les fugitifs eurent les mains liées et furent conduits dans une prison éloignée d'un tiers de verste du château ; on les y enferma dans des cages. Cette maison de détention contenait aussi un Japonais.

Le 4 mai, les Russes subirent un nouvel interrogatoire au bout duquel, à force de flatteries et de fâcheries de la part des Japonais, ils furent amenés à déclarer qu'ils avaient eu tort de s'enfuir.

Quelques jours après cette dernière conférence, M. Golovnin fut conduit seul au château, il n'y vit pas le banio. On lui adressa en partie les mêmes questions qu'on lui avait déjà faites plusieurs fois. Le doyen des fonctionnaires publics qui l'interrogeait, termina la séance en lui disant que les Japonais n'étaient pas plus méchants que les autres hommes, et ne feraient pas de mal aux Russes leurs prisonniers.

Vers le milieu de juin ceux-ci furent menés deux fois au château, et on leur lut leurs réponses aux précédens interrogatoires, en leur demandant si on les avait rapportées exactement.

Le 2 juillet ils furent de nouveau conduits au château. Le gouverneur actuel de Matsmaï et son successeur parurent. Le premier informa les Russes que ce dernier allait le remplacer. Celui-ci leur annonça que sous peu de jours ils seraient transférés

dans un meilleur logement. Ils apprirent ensuite par Teske que l'empereur du Japon, en donnant au nouveau gouverneur son audience de congé, lui avait recommandé d'avoir le plus grand soin de la santé des Russes, et aussitôt après son arrivée à Matsmaï d'améliorer leur condition.

Ils reparurent devant les deux gouverneurs le 9 juillet; le nouveau banio leur annonça que, comme ils ne s'étaient enfuis que pour retourner dans leur patrie, et non pour faire le moindre tort aux Japonais, il avait résolu, avec le consentement de son collègue, d'adoucir leur position, persuadé qu'ils ne chercheraient pas à s'évader une seconde fois, et attendraient patiemment la décision de l'empereur du Japon, et qu'ils pouvaient compter sur ses soins et ceux de son collègue pour hâter leur délivrance. On leur ôta aussitôt leurs liens, l'ancien banio leur assura qu'il leur conserverait toujours la même bienveillance, il leur souhaita une bonne santé, et leur recommanda d'avoir confiance en Dieu.

Les Russes furent menés dans la maison qu'ils occupaient à leur arrivée à Nangasaki; ils furent mieux nourris; de plus on leur donna chaque jour une tasse de saki, des pipes, du tabac qui était très-bon. Enfin on leur rendit leurs livres, on leur fournit de l'encre et du papier. Ils écrivirent à l'ancien banio une lettre pour le remercier